

Les Bons Chiens [sans date]

Auteur : Baudelaire, Charles

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Les Bons Chiens](#)

Citer cette page

Baudelaire, Charles, Les Bons Chiens [sans date]

Site *Édition numérique des poèmes en prose de Baudelaire*

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/38>

Copier

Informations sur le texte

Nombre de textes1

Texte

Transcription diplomatique

Les Bons Chiens

Je n'ai jamais rougi, même devant les jeunes écrivains de mon siècle, de mon admiration pour Buffon ; mais aujourd'hui ce n'est pas l'âme de ce peintre de la nature pompeuse que j'appellerai à mon aide. Non.

Bien plus volontiers je m'adresserais à Sterne, et je lui dirais : « Descends du ciel ou monte vers moi des Champs Élyséens, pour m'inspirer en faveur des bons chiens, des pauvres chiens, un chant digne de toi, sentimental farceur, farceur incomparable ; reviens à califourchon sur ce fameux âne qui t'accompagne toujours

dans la mémoire de la postérité ; et surtout que cet âne n'oublie pas de porter, délicatement suspendu entre ses lèvres, son immortel macaron ! »

Arrière la Muse académique ! Je n'ai que faire de cette vieille bégueule. J'invoque la Muse familière, la citadine, la vivante, pour qu'elle m'aide à chanter les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés, ceux-là que chacun écarte, comme pestiférés et pouilleux, excepté les pauvres, dont ils sont les associés, et le poète qui les regarde d'un œil fraternel.

Fi du chien bellâtre, de ce fat quadrupède, danois, king-charles, carlin ou gredin, si enchanté de lui-même qu'il s'élance indiscrètement dans les jambes ou sur les genoux du visiteur, comme s'il était sûr de plaire, turbulent comme un enfant, sot comme une lorette, quelquefois insolent à moins qu'il ne soit insolent et hargneux comme un domestique ! Fi surtout de ces serpents à quatre pattes, frissonnants et désœuvrés, qu'on nomme levrettes, et qui ne logent même pas dans leur museau pointu assez de flair pour suivre la piste d'un ami, ni dans leur tête aplatie assez d'intelligence pour jouer aux dominos !

À la niche, tous ces fatigants parasites ! Qu'ils retournent à leur niche soyeuse et capitonnée ! Je chante le chien crotté, le chien pauvre, le chien sans domicile, le chien flâneur, le chien saltimbanque, le chien dont l'instinct, comme celui du pauvre, du bohémien et de l'histrion, est merveilleusement aiguillonné par la nécessité, cette si bonne mère, cette vraie patronne des intelligences !

Je chante les chiens calamiteux, soit ceux qui errent, solitaires, dans les ravines sinueuses des immenses villes, soit ceux qui ont dit à l'homme abandonné, avec des yeux clignotants et spirituels : « Prends-moi avec toi, et de nos deux misères nous ferons peut-être une espèce de bonheur ! »

« Où vont les chiens » disait autrefois Nestor Roqueplan dans un immortel feuilleton qu'il a sans doute oublié, et dont moi seul, et Sainte-Beuve peut-être, nous nous souvenons encore aujourd'hui. Où vont les chiens, dites-vous, hommes peu attentifs ? Ils vont à leurs affaires. Rendez-vous d'affaires, rendez-vous d'amour. À travers la brume, à travers la neige, à travers la crotte, sous la canicule mordante, sous la pluie ruisselante, ils vont, ils viennent, ils trottent, ils passent sous les voitures, excités par les puces, la passion, le besoin ou le devoir. Comme nous, ils se sont levés de bon matin, et ils cherchent leur vie ou courent à leurs plaisirs.

Il y en a qui couchent dans une ruine de la banlieue et qui viennent, chaque jour, à heure fixe, réclamer la sportule à la porte d'une cuisine du Palais-Royal ; d'autres qui accourent < par troupes > de plus de cinq lieues pour partager le repas que leur a préparé la charité de certaines pucelles sexagénaires, dont le cœur inoccupé s'est donné aux bêtes, parce que les hommes imbéciles n'en veulent plus.

D'autres qui, comme des nègres marrons, affolés d'amour, quittent, à de certains jours, leur département pour venir à la ville gambader, pendant une heure, autour d'une belle chienne, un peu négligée dans sa toilette, mais fière et reconnaissante.

Et ils sont tous très exacts, sans carnets, sans notes et sans portefeuilles.

Connaissez-vous la paresseuse Belgique, et avez-vous admiré comme moi tous ces chiens vigoureux attelés à la charrette du boucher, de la laitière ou du boulanger, et qui témoignent, par leurs aboiements triomphants, du plaisir orgueilleux qu'ils éprouvent à rivaliser avec les chevaux ?

En voici deux qui appartiennent à un ordre encore plus civilisé ! Permettez-moi de vous introduire dans la chambre du saltimbanque absent. Un lit, en bois peint, sans rideaux, des couvertures traînantes et souillées de punaises, deux chaises de paille, un poêle allumé et ronflant de fonte, un ou deux instruments de musique détraqués, oh ! le triste mobilier ! Mais regardez, je vous prie, ces deux personnages intelligents, habillés de vêtements à la fois éraillés et somptueux, coiffés comme des troubadours ou des militaires, qui surveillent avec une attention de sorciers l'œuvre sans nom qui mitonne sur le poêle allumé, et au centre de laquelle une longue cuiller de bois se dresse, plantée comme un de ces mâts aériens qui annoncent que la maçonnerie est achevée.

N'est-il pas juste que de si zélés comédiens ne se mettent pas en route sans avoir lesté leur estomac d'une soupe puissante et solide ? Et ne pardonnerez-vous pas un peu de sensualité à ces pauvres diables qui ont à affronter tout le jour l'indifférence du public et les injustices d'un directeur qui se fait la grosse part et mange à lui seul plus de soupe que quatre comédiens ?

Que de fois j'ai contemplé, riant et attendri, tous ces philosophes à quatre pattes, esclaves complaisants, soumis ou dévoués, que le dictionnaire républicain pourrait aussi bien qualifier d'officieux, si la république, trop occupée du bonheur des hommes, avait le temps de ménager l'honneur des chiens.

Et que de fois j'ai pensé qu'il y avait peut-être quelque part (qui sait, après tout ?), pour récompenser tant de courage, tant de patience et de labeur, un paradis spécial pour les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés et désolés ? Swedenborg affirme bien qu'il y en a un pour les Hollandais et un pour les Turcs.

Les Bergers de Virgile et de Théocrite attendaient, pour prix de leur chant alterné, un bon fromage, une flûte du meilleur faiseur, ou une chèvre aux mamelles gonflées. Le poète qui a chanté les pauvres chiens a reçu pour récompense un beau gilet, d'une couleur à la fois riche et fanée, qui fait penser aux soleils d'automne, à la beauté des femmes mûres et aux étés de la Saint-Martin. Aucun de ceux qui étaient présents dans la taverne de la rue Villa Hermosa n'oubliera avec quelle pétulance le peintre s'est dépouillé de son gilet en faveur du poète, tant il a bien compris qu'il était bon et honnête de chanter les pauvres chiens.

Tel un magnifique tyran italien du bon temps offrait au divin Arétin soit une dague enrichie de pierreries, soit un manteau de cour, en échange d'un précieux sonnet ou d'un curieux poème satyrique.

Et toutes les fois que le poète endosse le gilet du peintre, il est contraint de penser aux bons chiens, aux chiens philosophes, aux étés de la Saint Martin et à la beauté des femmes très mûres.

Analyse

DescriptionManuscrit autographe de la collection Armand Godoy se trouvant
bibliothèque Jacques Doucet

Information sur l'édition

Référence bibliographiqueCatalogue de la collection Armand Godoy ; *Le Manuscrit
autographe*

Mentions légalesTexte de Charles Baudelaire : Domaine public

Contributeur(s)Bérat-Esquier, Fanny (édition numérique et transcription)

Notice créée par [Groupe Baudelaire](#) Notice créée le 27/07/2022 Dernière
modification le 07/08/2024

Je n'ai jamais rougi, même devant les yeux éblouis de mon
 fille, de mon admiration pour Daphné, mes yeux d'homme
 qu'il m'appellera à son aide. Non.

Bien plus volontiers je m'adresserai à Stérne, et je
 dirai : « Descends du ciel, ou monte vers moi les deux chiens
 d'opéra, pour m'inspirer la forme des deux chiens, des
 jaseurs incorporels ; reviens à l'élégance sur la grande scène
 qui t'accompagne toujours dans la jeunesse de la jeunesse,
 et surtout qui est née à l'oubli par la poésie délectante
 suspendue entre les livres, son immortel nuage ! »

Arrive la Muse Académique ! Je n'ai que faire de cette
 vieille légende. J'invoque la Muse érudite, la citadine
 la vivante, pour qu'elle m'aide à chanter les deux chiens,
 les pauvres chiens, les chiens vêtus, ceux-là qui chassent
 l'écrite, comme pestiférés et pailleux, excepté les pauvres, dont
 ils sont les associés, et le poète qui les regarde d'un œil
 fatal.

Je du chien bellâtre, de la fat qu'on peut le d'arrêter,
 King-charles, carlin ou gréon, tu es hanté de lui-même
 et le chien s'élance indifféremment dans les jambes ou
 sur les genoux du visiteur, comme s'il était sur de plaire,
 trébuche comme un enfant, se tord comme une libellule,
 toujours insolent à moi qu'il ne soit insolent et
 toujours comme un domestique ! Je surtout de ces
 serpents à quatre pattes, griffonnards et dévorants, qu'on
 nomme libellules, et qui ne lèvent même pas dans leur
 maison pointu après la fleur pour suivre la piste d'un
 ami, ni dans leur tête aplatie après d'intelligence pour
 jouer aux dominos !

De la niche, tous les fatigants parasites ! qu'ils aillent
 à leur niche, l'ogre et l'ogresse ! Je chante le
 chien vêtus, le chien pauvre, le chien sans domicile, le

Le chien glabre, le chien d'alto-lévrier, le chien
deux l'œil, comme celui du pauvre, du bohémien, du
l'hygiène, et servait à guillonner par la réputation
cette si bonne mère, cette vraie patronne des intelligences.

Le chien le chien Calamité, soit ceux qui
vivent, solitaires, dans les ruelles étroites des innombrables villes
soit ceux qui ont été à l'homme abandonné, avec des
yeux dignitaires et spirituels. A l'inspiration des uns, et
des autres deux misères nous forment une offrande de bonheur !

« En voit le chien d'ailleurs, d'ailleurs, d'ailleurs, d'ailleurs
dans le monde, d'ailleurs, qu'il a son être visible, les uns
sont vus, les autres, d'ailleurs, d'ailleurs, d'ailleurs, d'ailleurs
encore, d'ailleurs, d'ailleurs.

On voit les chiens, dits, nous, hommes peu attentifs ?
Ils vont à leurs affaires. Rendez-vous d'affaires, rendez-vous
d'amour. A travers la brume, à travers la neige, à travers
la route, tout le monde, d'ailleurs, d'ailleurs, d'ailleurs, d'ailleurs
ils vont, ils viennent, ils vivent, ils passent tout les jours, d'ailleurs,
accablés par les piques, la pique, le bœuf ou le veau. Comme
nous, ils se font le plus de bon matin, et ils cherchent leur
vie ou leur plaisir.

Il y en a qui couchent dans une ruine de la banlieue
et qui montent chaque jour, à huit heures, réclamer la Sportule
à la porte d'une maison du Palais Royal ; d'autres qui
accablent de plus de cinq heures pour partager le repas
que (par temps) leur a préparé la cuisine de certaines
maisons, d'ailleurs, dont le cœur incandescent s'est donné
aux bêtes, par exemple les hommes imbeciles à se valent plus.

D'autres qui, comme des nègres marrons, affolés d'amour,
quittent, à de certains jours, leur département, pour venir à la
ville gambader, pendant une heure, autour d'une belle
et chienne un peu négligée dans sa toilette, mais forte et
reconnaissante.

Et ils sont tous, très exacts, très curieux, très notés
et très portefamilles.

point pour les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens
cristallins et diaphanes ? Fickelburg affirme bien qu'il y en
a un pour les Hollandais et un pour les Écossais.

Les Bergers de Virgile et de Théocrite attendant,
pour puiser de leur chant altéré, un bon grognement, une
effluve du meilleur gémissement ou une chienne aux
manettes gonflées. Le poète qui a chanté les pauvres
chiens a aussi pour son compte, en leur gilet, à une
cousure à la fois riche et gracieuse, qui doit passer aux
Totalités d'automne, à la beauté des femmes mûres et
aux étés de la Saint-Martin.

Quelqu'un de ceux qui étaient présents dans la terrasse
de la rue Villa Kermosa n'oubliera avec quelle persistance
le poète s'est débarrassé de son gilet en gardant le
poète, tant il a bien compris qu'il était bon et
honnête de chanter les pauvres chiens.

C'est un magnifique tyran italien du bon temps
offrant au divin Rêveur soit un degré carré de
pierreries, soit un manteau de four en échange
d'un précieux sonnet ou d'un carême poème satyrique.

En toutes les fois que le poète endosse le
gilet du poète, il est content de penser aux bons chiens,
aux chiens philosophes, aux étés de la Saint-Martin et
à la beauté des femmes mûres.

Ch. Daudela